Document generated on 06/03/2025 6:42 a.m.

**Muséologies**
Les cahiers d'études supérieures

muséologies

## --> See the erratum for this article

# Muséologie et muséographie : la Tour de Babel ou les origines de la confusion

Jannick Daniel Aquilina

Volume 4, Number 1, Fall 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1033531ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1033531ar

See table of contents

Publisher(s)

Association Québécoise de Promotion des Recherches Étudiantes en Muséologie (AQPREM)

ISSN

1718-5181 (print)
1929-7815 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Aquilina, J. D. (2009). Muséologie et muséographie : la Tour de Babel ou les origines de la confusion. *Muséologies*, *4*(1), 42–61. https://doi.org/10.7202/1033531ar

Article abstract

Suivant une approche historique, Jannick Daniel Aquilina recense les différentes occurrences du terme « muséologie » au fil des siècles et à travers les diverses cultures. Loin d'être arrêtée, la définition du mot varie dans le temps et dans l'espace et renvoie tour à tour à des activités fort différentes. En fait, l'évolution du mot « muséologie » peut être perçue, tel que l'explique l'auteur de cet article, comme la définition et la redéfinition constante de cette discipline universitaire.

Tous droits réservés © muséologies Les cahiers d'études supérieures, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

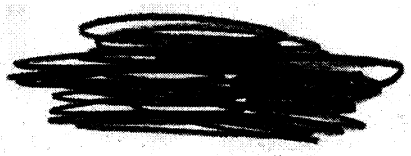
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Article deux

# Muséologie et muséographie : la Tour de Babel ou les origines de la confusion



Suivant une approche historique, Jannick Daniel Aquilina recense les différentes occurrences du terme « muséologie » au fil des siècles et à travers les diverses cultures. Loin d'être arrêtée, la définition du mot varie dans le temps et dans l'espace et renvoie tour à tour à des activités fort différentes. En fait, l'évolution du mot « muséologie » peut être perçue, tel que l'explique l'auteur de cet article, comme la définition et la redéfinition constante de cette discipline universitaire.

JANICK DANIEL AQUILINA EST TITULAIRE D'UNE MAÎTRISE EN MUSÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL (1997) ET D'UN BACCALAURÉAT EN SOCIOLOGIE AVEC CONCENTRATION EN HISTOIRE DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA (1994). IL A OCCUPÉ PLUSIEURS POSTES DANS LA GESTION DES EXPOSITIONS ET DES COLLECTIONS, NOTAMMENT AU CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE ET AU MUSÉE MCCORD D'HISTOIRE CANADIENNE. IL TRAVAILLE PRÉSENTEMENT AU MINISTÈRE DU PATRIMOINE CANADIEN POUR LE PROGRAMME D'INDEMNISATION DES EXPOSITIONS ITINÉRANTES. IL S'INTÉRESSE PARTICULIÈREMENT À L'HISTOIRE DE LA MUSÉOLOGIE. [janicko_ca@yahoo.com]

Bon nombre d'articles et d'ouvrages emploient aujourd'hui le mot « muséologie » comme s'il s'agissait d'un terme acquis. Une lecture des diverses publications consacrées aux musées et à la muséologie révèle cependant que le terme est loin de faire l'unanimité, non seulement parmi les intervenants des institutions muséales, mais parmi les muséologues eux-mêmes. Cette observation n'est pas nouvelle. Déjà, en 1965 et en 1975, des enquêtes menées respectivement par Zbynek Stransky et Villy Toft Jensen auprès de professionnels de musées européens révélaient combien les points de vue étaient divergents sur le sens réel du terme. Même constat chez le muséologue croate Tomislav Sola, qui écrivait en 1987[1] :

> [L]a muséologie se trouve dans une position inconfortable [...] Il suffit en effet de feuilleter les publications des musées et les programmes muséologiques, ou encore d'étudier les documents qui proposent des définitions, pour noter des contradictions sans nombre dans l'interprétation et la terminologie elle-même[2].

L'exaspération de Tomislav Sola semble à son comble lorsque, l'année suivante, il déclare dans un mémoire présenté à Umeå en Suède : « *but what can we expect when we find so often that museum curators are called museologists. Even in museum magazines*[3]. »

Plus de 20 ans se sont écoulés depuis les déclarations de l'auteur croate, mais force est de constater que, malgré l'effort acharné de certains muséologues, notamment au sein du Conseil international des musées (ICOFOM)[4], à vouloir circonscrire la « muséologie », ce que les dictionnaires désignent souvent et tout simplement par la « science des musées » demeure toujours quelque peu confus. La confusion est d'autant plus grande du fait que d'un pays à l'autre il existe des acceptions différentes du mot. André Desvallées, par exemple, avance que là où il n'existe pas de profession spécifique reconnue, comme en France les conservateurs, les termes « muséologie » et « muséologue » ont tendance à s'appliquer à toute profession muséale et, notamment au Québec, aux consultants chargés d'effectuer la programmation et la réalisation d'expositions temporaires ou de musées[5]. Plus encore, certaines langues font appel à des termes qui s'apparentent à la muséologie sans toutefois être de véritables synonymes. Ainsi, des expressions comme

**[1]** STRANSKY, Zbynek (dir.). *Sbornik materialu prveho muzeologickeho sympozia, Brno, 1965.* Brno, 1966 ; et JENSEN, Villy Toft. « Points de vue muséologiques – Europe 1975 ». In. SOFKA, Vinoš (dir.). ICOFOM. *La muséologie – science ou seulement travail pratique du musée ?* DoTraM, n° 1. Stockholm : ICOM, 1980, p. 6-10, cités dans VAN MENSCH, Peter. *Towards a Methodology of Museology.* Thèse de doctorat en philosophie, Croatie : Université de Zagreb, 1992, chap. 2.

**[2]** SOLA, Tomislav. « Concept et nature de la muséologie ». *Museum*, n° 153, 1987, p. 45.

**[3]** SOLA, Tomislav. « What Is Museology? », Texte présenté à la Conference on Museology, Umeå, 12-14 avril, 1988, p. 8.

**[4]** À commencer par le premier et malheureusement avant-dernier numéro des *Documents de travail sur la muséologie (DoTraM)* paru en 1980 sous l'initiative de l'ICOFOM qui réunissait 15 muséologues du monde entier autour du thème : « La muséologie – science ou seulement travail pratique du musée. »

**[5]** DESVALLÉES, André. « Cent quarante termes muséologiques ou petit glossaire de l'exposition ». In. DE BARY, Odile et Jean-Michel TOBELEM (dir.). *Manuel de muséographie. Petit guide à l'usage des responsables des musées.* Biarritz : Séguier, 1998, p. 234-235. Il serait cependant inexact de croire que la profession de conservateur n'est pas reconnue au Québec.

*museum studies* et *museumwissenschaft* [science du musée] sont apparues, venant à la fois préciser certaines notions, mais aussi ajouter à la confusion. Enfin, notons que le terme « muséologie » est souvent improprement employé en lieu d'équivalence pour des mots étrangers qui ne trouvent pas de véritable égal dans une langue donnée. Ainsi, la *Curatorial Wing* du Musée des beaux-arts du Canada devient du coup le Pavillon de la muséologie. On imagine aisément la réaction de Sola...

L'histoire de l'évolution sémantique de la muséologie et de l'imbroglio qui l'entoure pourrait être vue comme celle de son émancipation graduelle d'un terme auquel elle a longtemps été confondue, la « muséographie ». En effet, la « muséographie », dont l'apparition dans les ouvrages précède la « muséologie » par plus d'un siècle, a longtemps été considérée comme synonyme. Cette proche association des deux termes s'explique avant tout historiquement – les deux mots, en presque deux cents ans de cœxistence, ayant souvent été indistinctement employés pour désigner la même chose.

L'auteur néerlandais Peter van Mensch note que l'apparition des termes « muséologie » et « muséographie » est plutôt mal documentée[6]. En effet, peu de chercheurs se sont penchés sur le sujet. Les thèses doctorales de la Canadienne Lynne Teather[7] (1984) et de van Mensch (1992) lui-même comptent parmi les premières tentatives sur la question[8]. Plus récemment, il faut mentionner les travaux du Belge François Mairesse, qui a publié un certain nombre d'articles dont, en 2005, « Brève histoire de la muséologie, des Inscriptions au Musée virtuel », qui doit être considérée comme l'étude la plus sérieuse sur le sujet à ce jour[9].

À mi-chemin entre l'analyse historique et historiographique, notre article se propose de faire le point sur les recherches déjà réalisées ainsi que de présenter les résultats de nos propres travaux pour tenter de comprendre les origines et les usages des termes « muséographie » et « muséologie ». Nous prendrons comme point de départ le premier signalement jusqu'ici connu de « muséographie » au début du XVIII^e siècle et terminerons avec les importantes activités muséographiques/muséologiques réalisées à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

**[6]**
VAN MENSCH. *Towards a Methodology of Museology*, chap. 2.

**[7]**
TEATHER, Lynne. *Museology and its Traditions – The British Experience, 1845-1945.* Thèse de doctorat en Museum Studies, Leicester (R-U): University of Leicester, 1984.

**[8]**
Les versions électroniques de ces deux documents ont été consultées et citées aux fins de cet article.

**[9]**
Notons qu' André Desvallées, qui a contribué certaines informations, figure à titre de coauteur, mais que François Mairesse est la véritable main derrière le texte. (MAIRESSE, François et André DESVALLÉES. « Brève histoire de la muséologie, des *Inscriptions* au Musée virtuel ». In. MARIAUX, Pierre Alain (dir.). *L'objet de la muséologie.* Neuchâtel: Institut d'histoire de l'art et de Muséologie, 2005, p. 1-53.)

## Muséologie et muséographie : des inventions allemandes ?

Peter van Mensch a été le premier à constater la provenance allemande des mots « muséographie » et « muséologie », alors qu'il fait remonter l'origine du terme « muséographie » à l'ouvrage *Museographia...* (Leipzig et Breslau, 1727) de Caspar Neickel et celle de « muséologie » au livre de Philip Leopold

Martin, intitulé *Praxis der Naturgeschichte* ([La pratique de l'histoire naturelle] Weimar, 1869)[10]. C'est cependant l'historien de l'art Germain Bazin qui a été l'un des premiers, semble-t-il, à signaler le rôle important joué par l'Allemagne dans les fondements de la muséologie elle-même. Son propos demeure toutefois nuancé puisqu'il dit que c'est aux travaux entrepris par le comte d'Angiviller sous Louis XVI pour l'aménagement d'un musée dans la Grande Galerie du Louvre « qu'il faut faire remonter la muséologie moderne, théorique et technique »[11]. Mais ailleurs Bazin écrit qu'au XIXe siècle c'est surtout en Allemagne que se sont concentrées les études sur les problèmes posés par la situation des musées dans la société et par leur organisation[12]. Et, toujours selon l'historien d'art, c'est au XVIIIe siècle que naît la « science qui s'applique à tout ce qui concerne le musée » et il considère l'ouvrage *Museographia...* comme le plus ancien traité du genre[13].

Germain Bazin semble toutefois ignorer l'existence d'un autre écrit qui est généralement considéré par les historiens et les muséologues comme le premier traité muséologique/muséographique en Occident, sinon au monde[14]. Il s'agit de l'in-quarto *Inscriptiones Vel Tituli Theatri Amplissimi...* ([Inscriptions ou titres du théâtre immense...], Munich, 1565) du médecin Samuel Quiccheberg (1529-1567)[15]. Le traité, il faut le préciser, ne mentionne ni « muséographie » ni « muséologie », mais son importance ne fait aucun doute chez les historiens qui y voient un type d'écrit nouveau. Elizabeth M. Hajos en fait ainsi l'éloge :

> *The quarto contains the summary of a lifetime spent in study and research on bibliological and museological matters; it is a highly original work and, in many respects, far ahead of its time. It should, therefore, be regarded as an important source for the history of museology in the second half of the sixteenth century*[16].

Bien que d'origine flamande, Quiccheberg[17] a passé une bonne partie de sa vie en Allemagne et a écrit l'opuscule d'une soixantaine de pages[18] alors qu'il était au service du duc Albert V de Bavière. Le traité est destiné surtout aux princes dont Quiccheberg veut encourager les activités de collection[19] ; il vise non seulement à fournir au lecteur un catalogue des choses composant l'univers, mais aussi les instructions pour organiser une telle collection. Ainsi, il divise le monde en cinq classes qui sont elles-mêmes réparties en 53 *inscriptions*[20]. Le bref ouvrage contient aussi un chapitre qui discute des espaces connexes au théâtre tels la bibliothèque, les ateliers et les réserves ; un autre qui donne des conseils sur les moyens de réunir les objets et de les ranger ; et encore un autre qui cite en exemple quelques collections princières. L'opuscule serait apparemment tombé dans l'oubli peu de temps après sa publication ; on le retrouve cependant mentionné dans la bibliographie de Caspar Neickel[21].

**[10]** NEICKELIO, Caspar Frid. *Museographia oder Anleitung zum rechten Begriff und nützlicher Anlegung der Museorum oder Raritäten Kammern.* Leipzig et Breslau : Michæl Hubert, 1727 ; et MARTIN, Philip Leopold. *Praxis der Naturgeschiste.* Weimar : B.F. Voight, 1869, dans VAN MENSCH, *Towards a Methodology of Museology*, chap. 2.

**[11]** BAZIN, Germain. *Le temps des musées.* Liège : Desœr, 1967, p. 154.

**[12]** BAZIN, Germain. « Muséologie ». *Encyclopædia Universalis.* <http://www.universalis-edu.com> (consulté en mars 2009).

**[13]** C'est ce qu'il avance en 1967 dans son célèbre ouvrage *Le temps des musées* et qu'il réitère en 1975 dans son article publié dans l'*Encyclopædia Universalis.* Bazin indique que l'ouvrage de Neickel a été rédigé en latin, mais le texte est en fait en allemand. L'année de parution de l'article de Bazin est celle signalée par François Mairesse dans MAIRESSE et DESVALLÉES, p. 18.

**[14]** Déjà Caspar Neickel reconnaissait que le traité était l'un des plus anciens sur les cabinets privés. (NEICKEL, Caspar Friedrich. *Museografia...* [rééd., trad. vers l'italien par Elena Giovannini]. Bologne : CLUEB, 2005, p. 243.)

**[15]** Pour une description plus complète de l'opuscule et sa traduction, lire BROUT, Nicolette. « Le traité muséologique de Quiccheberg ». In. BRUWIER, Marie-Cécile *et al. L'extraordinaire jardin de la mémoire.* Morlanwelz : Musée Royal de Mariemont, 2004, p. 68-135.

Les ouvrages des médecins Johann Daniel Major (1634-1693), *Unvorgreiffliches Bedencken von Kunst – und NaturalienKammern insgemein* (Kiel, 1674) et Michæl Bernhard Valentini (1657-1729), *Museum Museorum...* (Frankfort, 1704) sont d'autres titres généralement considérés comme précurseurs. Le premier, un in-folio de 20 feuillets avec illustrations [22], explique notamment le besoin de collectionner chez l'homme ; prodigue des conseils sur les façons d'organiser et de conserver une collection ; recense et définit quelque 40 termes utilisés dans diverses langues (grec, latin, italien, français, anglais, allemand) pour décrire les lieux renfermant des collections ; et énumère des collections importantes connues de l'auteur [23]. Le second, dont la traduction du titre pourrait être le *Musée des musées*, est en quelque sorte un musée-livre. L'œuvre encyclopédique de format in-folio, illustrée de nombreuses gravures, est composée d'un premier volume publié en 1704 et de deux autres publiés en 1714, dans lesquels Michæl Bernhard Valentini reprend dans son intégralité le texte ci-haut mentionné de Johann Daniel Major en plus de quelques autres ; recense les choses qui composent l'univers et en explique l'utilité ; décrit des collections d'histoire naturelle dont la sienne ; et dresse une liste de 159 musées connus à l'époque [24].

Tous ces écrits, reconnaît François Mairesse, témoignent de la vitalité du travail scientifique qui prévaut en Allemagne et « forment un corpus d'un genre nouveau, dans lequel se dessine en filigrane ce que l'on désignera bientôt comme de la *muséologie* » [25] ou, encore, comme l'explique le muséologue Zbynek Z. Stransky,

> Des points de vue contemporains de la science et du travail scientifique, on ne désignerait pas les idées de Major ou de Neikelius comme proprement muséologiques mais en confrontation avec le niveau de la science et de la pensée scientifique de l'époque il faut admettre leur valeur incontestable [26].

Malgré la place incontestée que tous ces travaux occupent dans la littérature muséologique, il est juste de dire qu'il y a encore une hésitation chez les historiens et les muséologues à reconnaître l'Allemagne comme le berceau de la discipline. Sans doute, la barrière linguistique nuit à cette reconnaissance puisqu'un nombre insuffisant de textes allemands importants ont été traduits vers le français ou l'anglais. S'il suffisait simplement de déterminer la naissance d'une discipline par la première utilisation du terme qui la désigne, la question serait aisément résolue puisque autant « muséologie » que « muséographie » ont vu le jour dans des écrits allemands.

**[16]**
HAJOS, Elizabeth M. « The Concept of an Engravings Collection in the Year 1565: Quicchelberg, *Incriptiones Vel Tituli Theatri Amplissimi* ». *The Art Bulletin*, vol. 40, n° 2, 1958, p. 151.

**[17]**
On écrit aussi Quicchelberg et plus rarement Quickelberg.

**[18]**
Les différentes études sur l'ouvrage ne s'accordent pas sur le nombre de pages que comporte le traité. Mairesse indique 56 pages (MAIRESSE et DESVALLÉES, p. 3), Schulz en dénombre 62 (SCHULZ, Eva. « Notes on the History of Collecting and of Museums ». *Journal of the History of Collections*, vol. 2, n° 2, 1990, p. 206) et Falguières rapporte qu'il en contient une soixantaine (FALGUIÈRES, Patricia. « Fondation du théâtre ou méthode de l'exposition universelle. Les *Inscriptions* de Samuel Quicchelberg ». *Cahiers du musée national d'art moderne*, n° 40, été 1992, p. 91).

**[19]**
BROUT, p. 70.

**[20]**
Quiccheberg écrit : « Nous employons le terme « inscription » dans notre théâtre comme si un roi, un prince ou quelque autre patron avait inscrit de cette façon chacune des choses collectionnées sous des lieux définis ou avait déjà décidé de les y inscrire. » (BROUT, p. 100.)

**[21]**
À cet égard, il nous semble important de mentionner que la référence au texte de Quiccheberg dans l'ouvrage de Neickel a échappé à la vigilance de Schulz dans son article précité. Le texte figure dans la bibliographie de *Museographia...*, mais sous un titre abrégé (NEICKEL, *op.cit.*, p. 243).

## XVIIIe siècle : Premières occurrences

Dans une succincte analyse portant sur l'apparition et le développement de la muséologie, le muséologue japonais Soichiro Tsuruta définit la période s'étendant de la Renaissance à la révolution industrielle comme « l'ère muséolore »[27]. La caractéristique principale de cette période est l'accumulation d'information sur les collections. Durant près de quatre siècles, lettrés et riches, au gré des modes, vont entreprendre des collections de statues antiques, de médailles, d'œuvres d'art, de coquillages, de curiosités, etc. La publication de catalogues descriptifs, d'inventaires et de guides pour les voyageurs et les amateurs devient le moyen de prédilection pour faire connaître son cabinet et attirer les visiteurs de marque qui apporteront notoriété et reconnaissance à son propriétaire.

À compter du XVIe siècle, il va se constituer d'importantes collections princières dont certaines seront nationalisées au courant du XVIIIe siècle pour accueillir le public[28]. L'amateurisme est un trait marquant de l'époque alors que les solutions aux problèmes des collections sont souvent trouvées de façon intuitive ou à tâtons[29]. Le siècle des lumières sera certes témoin d'une rationalisation accrue dans la présentation des collections (c'est-à-dire distribution des tableaux par écoles, regroupement des œuvres d'un même maître, succession chronologique des salles, etc.), mais on sent bien que la pensée muséale de « l'ère muséolore » en est une qui est tiraillée entre le monde ancien et le monde moderne : « *Throughout the greater part of the eighteenth century, principles of scientific classification testified to a mixture of theocratic, rationalist, and proto-evolutonist systems of thought*[30]. » Diderot, dans son *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (Paris, 1751), bien que favorable à la présentation méthodique des collections, résume bien les défis auxquels son siècle fait face :

> [U]n cabinet d'Histoire naturelle est fait pour instruire ; c'est là que nous devons trouver en détail et par ordre, ce que l'univers nous présente en bloc. Il s'agit d'y exposer les thrésors de la nature selon quelque distribution relative, soit au plus ou moins d'importance des êtres, soit à l'intérêt que nous devons y prendre, soit à d'autres considérations moins savantes & plus raisonnables peut-être, entre lesquelles il faut préférer celles qui donnent un arrangement qui plaît aux gens de goût, qui intéresse les curieux, qui instruit les amateurs, & qui inspire des vûes aux savans. Mais satisfaire à ces différents objets, sans les sacrifier trop les uns aux autres ; accorder aux distributions scientifiques autant qu'il faut, sans s'éloigner des voies de la nature n'est pas une entreprise facile[31].

**[22]** Ici encore, il nous apparaît utile de signaler une erreur dans l'article de Schulz qui rapporte que l'ouvrage de Major ne contient aucune illustration (SCHULZ, p. 209). L'édition originale de Major ainsi que la réédition de Valentini contiennent cinq illustrations. Schulz tout comme Neickel (NEICKEL, p. 242) mentionnent que l'ouvrage est composé de 28 feuillets. Notre chiffre s'accorde avec celui de la bibliographie compilée par *The Mineralogical Record*. MAJOR, Johann Daniel. <http://www.minrec.org/libdetail.asp?id=910> (consulté en avril 2009).

**[23]** SCHULZ, p. 210.

**[24]** WILSON, Wendell E. « Fifty-four Early Mineral Collection Catalogs ». *Axis*, vol. 2, n° 1, 2006, p. 19-20.

**[25]** MAIRESSE et DESVALLÉES, p. 10.

**[26]** STRANSKY, Zbynek Z. Mémoire de base présenté au symposium « Muséologie et musées », Helsinki-Espoo, septembre 1987. *Icofom Study Series ISS 12*, vol. 4, 1987, p. 297.

**[27]** TSURUTA, Soichiro. In. SOFKA, *op. cit.*, p. 47.

**[28]** « Public » doit être compris dans un sens plus restreint qu'aujourd'hui. Les heures de visites étaient généralement limitées et, souvent, n'était admis que le visiteur qui respectait certaines conditions.

**[29]** Cette observation est tirée de VAN MENSCH, Peter. « Museology as a Science », p. 42, qui semble être une version préliminaire du chap. 2 de sa thèse intitulé « The Museology Discourse ».

C'est sur cette toile de fond que l'on retrace la première occurrence jusqu'ici connue du mot « muséographie » avec la publication en 1727 de *Museographia oder Anleitung zum rechten Begriff und nützlicher Anlegung der Museorum oder Raritäten Kammern* d'un certain Caspar Frid. Neickelio [32], dont le titre pourrait être traduit par *Muséographie, ou guide pour la bonne compréhension et à l'organisation utile des musées ou chambres de raretés*. L'auteur n'est pas homme de lettres mais marchand. D'ailleurs, l'éditeur semble avoir quelques appréhensions à cet égard puisqu'il demande au médecin Johann Kanold (1679-1729) de réviser l'ouvrage et de corriger les éventuelles lacunes avant de le publier [33]. Mais Kanold se révélera plutôt enthousiaste par rapport au livre de Neickel, allant même jusqu'à affirmer dans la préface de l'ouvrage qu'il ne connaît d'œuvres rédigées en allemand (y compris les titres de Johann Daniel Major et de Michæl Bernhard Valentini) aussi détaillées sur les cabinets d'art et d'histoire naturelle [34].

Caspar Neickel ne définit pas la muséographie, mais son in-quarto est à la fois prescriptif et descriptif. On y trouve notamment des conseils sur la façon d'aménager un cabinet et d'y disposer les objets ainsi que des suggestions sur la façon d'organiser une bibliothèque qui est « indispensable pour un musée complet » [35]. Il explique également les origines des collections, les différents noms utilisés pour décrire les endroits qui les abritent (se référant ici aux travaux de Major), les différences entre les cabinets de *naturalia* et d'*artificiosa*, les 25 règles que le visiteur d'un musée doit observer, etc. La majorité des 464 pages qui composent *Museographia...* est toutefois consacrée à la description des cabinets et des bibliothèques d'Europe (surtout) et d'ailleurs. La description des collections doit donc être envisagée comme centrale à *Museographia...* [36]. Il est intéressant de noter que Neickel traite autant des cabinets d'art que des cabinets d'histoire naturelle dans son ouvrage. En ça, il fait figure de cavalier seul puisque les autres utilisations de « muséographie » au XVIII^e^ siècle, comme nous le verrons, sont plus étroitement liées à l'histoire naturelle.

Une deuxième utilisation plutôt ancienne de « muséographie » est celle repérée dans *Bibliotheca Botanica...* (Amsterdam, 1736) du célèbre naturaliste Carl Linnæus (1707-1778). Cette occurrence, signalée par l'*Oxford English Dictionary* [37], est rarement mentionnée dans la littérature muséologique. L'ouvrage en question, écrit en latin et destiné aux étudiants, se veut un catalogue de la bibliothèque botanique idéale [38]. À l'intérieur de ses pages, le naturaliste suédois organise les auteurs et les livres qu'il estime importants selon une méthode naturelle comme il le fait des animaux et des plantes, c'est-à-dire en classes, en ordres, en genres et en espèces. C'est ainsi que l'on trouve sous les *Collectores* [collectionneurs] la classe des Curiosi (c'est-à-dire ceux qui collectionnent des plantes jusqu'alors inconnues ou imparfaitement décrites et dont les livres magnifiques sont rares et coûteux),

**[30]**
BENNETT, Tony. *The Birth of the Museum, History, Theory, Politics*. Londres et New York : Routledge, 1995, p. 77.

**[31]**
DIDEROT, Denis. « Cabinet d'Histoire naturelle ». *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. II, Paris, 1751, p. 490.

**[32]**
On trouve aussi dans la littérature Neickel et Neickelius, mais son vrai nom serait Caspar Einckel, Enickel ou Jenckel. (MURRAY, David. *Museums – Their History and their Use* [rééd.]. Staten Island : Pober Publishing, 2000, vol. 2, p. 42.)

**[33]**
Kanold fera tout de même quelques modifications au texte, dont l'ajout d'informations sur les cabinets et les bibliothèques ainsi que des corrections à la prose irrégulière de Neickel qu'il ne pourra cependant mener à terme, faute de temps.

**[34]**
NEICKEL, p. 69.

**[35]**
*Id.*, p. 250.

**[36]**
Ce qui s'accorderait, semble-t-il, avec le sens du Museographia de Daniel Eberhardt Baring (*Museographia Brunsvico-Luneburgica*, Lemgo, 1744) sur lequel David Murray écrit qu'on y retrouve de nombreuses descriptions de collections (MURRAY, p. 99).

**[37]**
Oxford English Dictionary. *Museographist*. <http://dictionary.oed.com> (consulté en avril 2009).

qui comprend l'ordre des *Museographi* (épelé aussi *Musæographi*). Linnæus informe le lecteur que ces derniers sont ceux qui collectionnent, conservent et décrivent les choses appartenant au règne naturel[39]. Sous cette appellation, il énumère une quinzaine d'auteurs et leurs ouvrages, dont Valentini et son *Museum Museorum...*, Grew, Seba, les Tradescant (père et fils), Worm, Petiver et Calzolari, dont l'ouvrage posthume de 1622 décrivant sa collection est le plus ancien du groupe[40]. Peu de temps après la publication de *Bibliotheca Botanica*, Linnæus reprendra cette même nomenclature dans *Hortus Cliffortianus* (1737) pour décrire la bibliothèque de George Clifford, un riche collectionneur de plantes.

Dans la langue française, on doit, selon ce que nous avons pu découvrir, l'usage le plus reculé de « muséographie » à Antoine-Joseph Dézallier d'Argenville (1680-1765) et son opus de 491 pages intitulé *L'histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithololoogie et la conchyliologie dont l'une traite des pierres et l'autre des coquillages*[41] (Paris, 1742). À bien des égards, ce livre peut être considéré comme un manuel muséographique au même titre que celui de Caspar Neickel. En effet, au-delà du discours qui s'y tient sur les coquillages et la façon de les nettoyer et de les classer, l'in-quarto renferme des instructions sur la manière d'organiser un cabinet d'histoire naturelle et d'y présenter sa collection. C'est ainsi que l'auteur préconise trois pièces qui présentent successivement des objets issus des règnes minéral, végétal et animal à la suite desquelles se trouve « un petit cabinet pour y placer les meilleurs livres de Physique & d'Histoire Naturelle » qui « pourroit encore servir de laboratoire, pour faire les expériences de Physique & de Chymie... »[42]. L'ouvrage renferme aussi un chapitre intitulé « Des plus fameux Cabinets de l'Europe touchant l'Histoire Naturelle », dans lequel sont décrites les plus importantes collections du Vieux Continent et, plus particulièrement, les cabinets présentant des objets issus de la nature que l'auteur considère « infinement au-dessus de l'art »[43]. Au début du chapitre, d'Argenville écrit : « Ce Chapitre pourroit fort bien porter le titre de Museographie[44]. » Le sens qu'il donne à « muséographie » est ainsi fidèle à l'étymologie du mot.

Pour ce qui est de l'anglais, la première référence à la muséographie (ou, du moins, à un mot de la même famille) figure dans un ouvrage qui a également pour sujet les coquillages. Il s'agit d'*Elements of Conchology or an Introduction to the Knowledge of Shells* (Londres, 1776) du philosophe et naturaliste anglais, Emanuel Mendes da Costa (1717-1791). Selon ce que nous avons pu déterminer, c'est l'Anglais Geoffrey D. Lewis, citant l'*Oxford English Dictionary*, qui est le premier muséologue, en 1980, à souligner cet usage[45]. Cette occurrence est par la suite signalée par Lynne Teather[46] et Peter van Mensch.

L'ouvrage d'Emanuel Mendes da Costa porte principalement sur les observations et les critiques du savant sur les systèmes taxinomiques des

**[38]** Pour certains éléments d'analyse et de traduction, nous nous sommes référé aux textes de : HELLER. John L. « Linnæus's Bibliotheca Botanica ». *Taxon*, vol. 19, juin 1970, p. 363-411 ; et DURIS, Pascal. Université de Bordeaux 1. *Classer les botanistes. La Bibliotheca Botanica (1736) de Carl Linnæus.* <http://www.episteme.u-bordeaux.fr/publications_duris/Linnæus.pdf> (consulté en avril 2009).

**[39]** LINNÆI, Caroli. *Bibliotheca Botanica.* Amsterdam : Apud Salomonen Schouten, 1736, p. 61.

**[40]** La troisième édition du titre publiée en 1751 contiendra deux *Museographi* de plus, Vater et Battista Oliva, dont l'ouvrage de 1584 sur la collection de Calzolari sera désormais le plus ancien.

**[41]** Notons que la première édition de l'ouvrage a été publiée anonymement sous « M*** de la Société Royale des Sciences de Montpellier ». Il sera revu et augmenté en 1757 ainsi qu'à titre posthume en 1780 et sera le livre le plus célèbre sur le sujet des coquillages dans toute l'Europe du XVIIIe. (PINAULT-SORENSEN, Madeleine. « Dézallier d'Argenville, l'Encyclopédie et la Conchyliologie ». *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, vol. 24, n° 24, 1998, p. 127.)

**[42]** D'ARGENVILLE, Antoine-Joseph Dézallier. *L'histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie.* Paris : De Buré l'Aîné, 1742, p. 197.

**[43]** *Id.*, p. 192.

**[44]** *Id.*, p. 198.

coquillages et présente sa propre classification. L'auteur consacre aussi un chapitre à donner des conseils sur la collecte, le nettoyage et la conservation des spécimens aux fins de recherche ou pour la présentation en cabinets et un autre à recenser les traités qui ont été écrits sur la conchyliologie. C'est dans ce dernier chapitre que l'on retrouve l'unique référence à la muséographie :

> *Besides which, most of the naturalists and museographists have included Shells in their works, as Aristotle, Pliny, Bellonius, Rondeletius, Gesner, Aldrovand, Imperatus, Wormius, Calceolarius, Moscardo, Grew, Vincent, Sloane, Petiver, and a number of others*[47].

Bien qu'Emanuel Mendes da Costa énumère un certain nombre d'auteurs aussi identifiés par Carl Linnæus, pour le savant anglais, le muséographe n'est pas celui qui collectionne et conserve, mais tout simplement celui qui décrit les musées. On le sait car, plus loin dans le texte, il dira de Grew qui a décrit la collection de la Royal Society de Londres dans *Musæum Regalis Societatis*... (Londres, 1681), qu'il est un « *describer of a museum* »[48]. La définition de Mendes da Costa a-t-elle été influencée par d'Argenville dont il connaît le livre pour l'avoir décrit dans ses pages ? Quoi qu'il en soit, cette façon de concevoir la muséographie est celle que l'on retrouvera dès les années 1820 dans les encyclopédies et les dictionnaires de langue espagnole et française tels l'*Enciclopedia universal illustrada* ou encore le *Dictionnaire universel de la langue française* (Bruxelles, 1828) de Boiste qui définira le « musæographe » comme un auteur de la description d'un musée[49]. Selon cette acception, l'ensemble de la littérature qui décrit les musées et les collections doit donc être considéré comme de la muséographie.

## XIXe siècle : La confusion s'installe

Selon Soichiro Tsuruta, la caractéristique principale du XIXe siècle est le développement de la description des musées[50]. Une idée qui germait au siècle précédent, celle du musée public, commence à se répandre à travers l'Europe de même qu'en Amérique du Nord. La période sera non seulement témoin de la multiplication des musées, mais aussi de leur répartition progressive en divers champs d'intérêts, de sorte que, « à la fin du XIXe siècle, tous les témoignages de la nature et de l'activité humaine ont trouvé ainsi leur place dans les musées »[51]. La priorité dans ces musées sera accordée aux disciplines académiques pertinentes et certaines de leurs méthodes seront transposées, notamment dans la présentation des artefacts :

> *The space of representation constituted by the "exhibitionary complex" was shaped by the relations between an array of new disciplines: history, art*

**[45]**
LEWIS, Geoffrey D. In. SOFKA, *op. cit.*, p. 26-27. Comme le constate Peter van Mensch, Lewis fait cependant l'erreur d'attribuer le premier usage d'un terme de cette famille de mots à Mendes da Costa plutôt qu'à Neickel (ce constat de van Mensch est tiré d'un chapitre intitulé « Museology as a Science », p. 51, qui semble être une version préliminaire du chap. 2 de sa thèse intitulé « The Museology Discourse »). Lewis rectifiera éventuellement son erreur dans des textes subséquents.

**[46]**
Quoiqu'elle l'identifie sous le titre d'*Elementary Chronology.* (TEATHER, Lynne, chap. 4, p. 3.)

**[47]**
MENDES DA COSTA, Emanuel. *Elements of Conchology or an Introduction to the Knowledge of Shells.* Londres : Benjamin White, 1776, p. 57.

**[48]**
*Id.*, p. 83.

**[49]**
MAIRESSE et DESVALLÉES, p. 11.

**[50]**
TSURUTA, p. 47.

**[51]**
BAZIN, « Muséologie », *Encyclopædia Universalis.* <http://www.universalis-edu.com> (consulté en mars 2009).

*history, archeology, geology, biology and anthropology [...] Each discipline, in its museological deployment, aimed at the representation of a type and its insertion in a developmental sequence for display to a public*[52].

Pour ce qui est de l'apprentissage des idées et des techniques muséales, il se fera en cours d'emploi et de façon aléatoire, souvent par l'entremise d'un employé de longue date du musée qui n'est pas nécessairement très apte ou désireux de transmettre ses connaissances[53]. L'auteur croate Ivo Marœvic décrit bien le sens des priorités de l'époque : « *In place of instructions about museum work, the focus was on the history of museums*[54]. »

En français, la muséographie retiendra une grande partie de son sens du siècle précédent. Le *Dictionnaire de la langue française* (Paris, 1863-1877) de Littré, par exemple, continuera de définir le « muséographe » comme celui qui décrit les musées[55]. Similairement, le travail d'inventaire et de description des collections réunissant des objets de l'Antiquité entrepris par l'archéologue français, Salomon Reinach, et décrit dans un article intitulé « La muséographie en 1895 » est de la « muséographie archéologique »[56]. Il y aura bien malgré tout des applications plus pratiques. Ainsi, un critique français du XIXe siècle qualifie de « Darvinisme muséographique » la présentation des artefacts selon les genres, les classes et les sous-classes[57].

En anglais, l'*Oxford English Dictionary* rapporte l'apparition en 1880 de « *museographer* » dans la revue britannique *Atheneum* ainsi que de « *museography* » dans le tout premier numéro de l'*American Historical Review* paru en 1895 : « *The Revue proposes to review or state the contents of all books and periodicals dealing with archivistics, library economy and the science of bibliography, and museography*[58]. » La revue en question est la *Revue internationale des archives, des bibliothèques et des musées*, dont un de ses responsables est Salomon Reinach. Le texte fait d'ailleurs spécifiquement mention de l'article de ce dernier. Dans ce cas particulier, il serait difficile d'y voir autre chose qu'un emprunt à la langue française.

Le XIXe siècle marque surtout l'entrée en scène du néologisme « muséologie ». Les recherches de François Mairesse ont permis de mettre à jour une utilisation jusqu'à tout récemment insoupçonnée du mot dans un texte de Georg Rathgeber (1800-????), *Aufbau der Niederländischen Kunstgeschichte und Museologie*[59] ([Reconstruction de l'histoire de l'art et de la muséologie néerlandaises], Weissensee, 1839), c'est-à-dire plus de 30 ans avant l'occurrence répertoriée par Peter van Mensch dans l'ouvrage précité de Philip Leopold Martin[60]. L'écrit de Georg Rathgeber fait figure d'introduction au catalogue de la collection de médailles ducale de Gotha. Il est par ailleurs intéressant de noter que Rathgeber considère la muséologie sous l'angle d'une science (*wissenchaft museologisch*)[61].

**[52]** BENNETT, p. 75.

**[53]** SINGLETON, H. Raymond. « Situation et développement de la formation muséale ». *Museum*, n° 156, 1987, p. 222.

**[54]** MARŒVIC, Ivo. *Introduction to Museology – The European Approach*. Munich : Verlarg Dr. Christian Müller-Straten, 1998, p. 77.

**[55]** Dictionnaire de la langue française. *XM Littré v1.3*. <http://francois.gannaz.free.fr/Littre/accueil.php> (consulté en mai 2009).

**[56]** MAIRESSE et DESVALLÉES, p. 11.

**[57]** WITTLIN, Alma S. *The Museum – Its History and its Tasks in Education*. Londres : Routledge & Kegan Paul Limited, p. 142.

**[58]** « Notes and News ». *The American Historical Review*, vol. 1, n° 1, octobre 1895, p. 92.

**[59]** MAIRESSE et DESVALLÉES, p. 10.

**[60]** Des recherches en cours de François Mairesse auraient depuis exposé une occurrence encore plus reculée du terme qui devrait figurer dans le *Dictionnaire encyclopédique de muséologie* de l'ICOFOM dont la publication est prévue pour 2010.

**[61]** RATHGEBER, Georg. *Aufbau der Niederländischen Kunstgeschichte und Museologie*. Weissensee : Verlag von G.F. Grossman, 1839, p. VI.

L'article de Mairesse donne peu de détails sur les travaux de Rathgeber si ce n'est qu'ils portent avant tout sur la description analytique de sculptures ou d'œuvres architecturales[62]. Le blogue de Peter van Mensch fournit toutefois quelques renseignements supplémentaires sur l'homme et son œuvre. Notamment, il indique que le texte de Rathgeber a été reproduit à titre d'introduction d'un ouvrage en quatre volumes intitulé *Annalen der Nierderländischen Malerei, Formschneide – und Kupferstechcherkunst* ([Les annales de la peinture, de la sculpture et de la gravure néerlandaise] Gotha, 1839-1844), dont le premier volume et son introduction ont été traduits en 1844 vers le néerlandais[63]. Van Mensch nous apprend que Rathgeber conçoit la muséologie comme « la présentation de l'ordre selon lequel les œuvres doivent être rangées, et aussi décrites dans des catalogues »[64]. Contrairement donc à la muséographie du XVIIIe siècle de Linnæus, de Mendes da Costa et d'Argenville, qui est étroitement associée à l'histoire naturelle, la muséologie de Rathgeber, elle, se rapporte à l'art.

L'art sera aussi le sujet de *Zeitschrift für allgemeine Museologie und verwandte Wissenschaften* [Journal de la muséologie générale et des sciences reliées], qui est publié de 1878 à 1885. Le périodique qui adoptera assez rapidement le nom de *Zeitschrift für Museologie und Antiquitätenkunde sowie verwandte Wissenschaften* [Journal de la muséologie et des antiquités ainsi que des sciences reliées] s'attarde surtout à décrire les collections d'art et d'antiquités, les ventes publiques s'y rapportant, etc.[65]. Le rédacteur de la revue mensuelle est Johann Georg Théodore Græsse (1814-1885), directeur à l'époque du musée *Grünes Gewölbe* de Dresde. L'homme est peut-être mieux connu de nos jours pour sa déclaration un peu trop optimiste de 1883, maintes fois citée depuis qu'elle a été rapportée en 1977[66], selon laquelle à la fin du XIXe siècle il est désormais possible de parler de la muséologie comme une science.

Mais les arts ne seront pas la chasse gardée de la muséologie puisque l'on trouve aussi une occurrence du terme dans un ouvrage d'histoire naturelle, *Praxis der Naturgeschichte*, de Philip Leopold Martin (1815-1886). Dans la seconde partie de l'œuvre publiée en 1870 et intitulée *Dermoplastik und Museologie*, la muséologie y est définie comme la conservation et la présentation des spécimens naturels[67]. Aucune allusion à la dimension descriptive dans ce cas-ci, il s'agit plutôt d'un ensemble de méthodes pratiques.

Bien que les recherches jusqu'ici publiées[68] n'aient pas identifié des occurrences du mot « muséologie » dans les écrits de langue française du XIXe siècle, ce n'est pas le cas pour l'anglais. Le numéro de juillet 1885 de la revue américaine *Science*[69] fait, par exemple, usage de « *museology* ». La mention figure dans une critique d'une demi-page sur un rapport du Royaume-Uni intitulé *Museums of America and Canada*. Un document jugé insatisfaisant par la rédaction de la prestigieuse revue car, dit-on, son auteur, Valentine Ball, directeur du Museum of Science and Art de Dublin,

**[62]**
Notons toutefois que l'article mentionne la parution d'un second article que nous n'avons pu consulter.

**[63]**
Peter van Mensch rapporte que le terme allemand de « museologie » a été traduit par *Kabinetbeschrijving*, qui signifie l'inventaire des cabinets (musées).

**[64]**
Blogue de Peter van Mensch. *The First Use of "Museology"*. <http://petervanmensch.blogspot.com/> (consulté en mai 2009).

**[65]**
MAIRESSE et DESVALLÉES, p. 10.

**[66]**
SCHNEIDER, Evzen. « The Way of Museums: An Exhibition at the Moravian Museum, Brno ». *Museum*, vol. 29, 1977, p. 183, cité dans TEATHER, chap. 1, p. 7.

**[67]**
VAN MENSCH, *Towards a Methodology of Museology*, chap. 2.

**[68]**
À surveiller le *Dictionnaire encyclopédique de la muséologie* de l'ICOFOM (à paraître en 2010) qui, selon un de ses auteurs, François Mairesse, fait état d'une occurrence en français de 1841 empruntée de la langue allemande.

**[69]**
Cette utilisation est signalée par l'*Oxford English Dictionary. Museology* <http://dictionary.oed.com> (consulté en avril 2009) et relevée par Teather dans sa thèse ainsi que par *Mairesse dans sa Brève histoire de la muséologie…*

s'est surtout contenté de décrire les musées et leur contenu (c'est-à-dire de faire de la muséographie ?) plutôt que de s'intéresser aux techniques utilisées par les musées américains « *and in which museology has been notably advanced by us*[70] ». Les techniques muséales mentionnées dans l'entrefilet ont trait à la présentation et à l'enregistrement des objets. Par ailleurs, ce ne sera pas la seule occurrence de « *museology* » au XIXe siècle ; l'*Oxford English Dictionary* en signale une autre dans le rapport annuel d'Alpheus Hyatt, conservateur du musée de la Boston Society of Natural History, présenté en 1887[71], en plus de l'utilisation de « *museologist* » dans la revue *Natural Science* (1899).

En somme, on peut dire qu'il existe généralement deux acceptions des concepts de « muséologie » et de « muséographie » au XIXe siècle, soit qu'il s'agisse de la description des musées et des collections ou bien il s'agisse d'un ensemble de techniques rattachées à la gestion et à la présentation des collections.

[70] « Comment and Criticism ». *Science*, vol. VI, n° 130, juillet 1885, p. 82.

[71] Alpheus Hyatt écrit : « The first of the Guides to the Society's Museum was issued early in the year [...] It is an experience of considerable importance in Museology. It is not in any sense a mere catalogue, as are most books of the same title, but an instructive though much abbreviated manual of mineralogy. » (BOSTON SOCIETY OF NATURAL HISTORY. *Proceedings of the Boston Society of Natural History*, Boston, vol. XXIII, 1888, p. 360-361.)

[72] CARLE, Paul et Michèle METZENER. « Lionel E. Judah et la formation en muséologie au Canada ». *Muse*, vol. VIII, n° 4, 1991, p. 67.

[73] *Id.*, p. 67.

[74] BAZIN, Le temps des musées, p. 267.

## 1900-1939 : Practice makes perfect

La toute fin du XIXe siècle est marquée par l'apparition, d'abord en Angleterre, puis aux États-Unis, du « mouvement de modernisation des musées ». On assiste alors à une redéfinition du rôle de l'institution muséale – une plus grande priorité sera désormais donnée au grand public (plutôt qu'à l'élite du siècle précédent), ce qui va obliger une modification des modes de collection et de classement scientifiques par des modes plus synthétiques, plus synoptiques, plus faciles d'accès aux non-initiés[72]. Dans le but de rendre la visite plus agréable et d'attirer le grand public, une attention accrue sera désormais accordée aux questions d'éclairage, de circulation et de la localisation des objets dans l'espace d'exposition ainsi qu'aux besoins spécifiques de publicité, de guides et de catalogage[73].

Une caractéristique notable de cette période est la fondation d'associations de musées à commencer par The Museums Association (1889, Royaume-Uni), l'American Association of Museums (1906), la Deutsches Museums Bunde (1917) et l'*Association générale des conservateurs des collections publiques de France* (1922) qui favoriseront les échanges et briseront l'isolationnisme existant entre les professionnels des musées. En 1926, c'est au tour de l'Office international des musées (OIM) de voir le jour à Paris, ce qui permettra d'internationaliser la discussion. C'est ainsi que, à coups de publications, de congrès et de réunions d'experts, les associations muséales vont déployer une intense activité de recherche pour élaborer les meilleurs modes d'organisation, d'administration, de conservation et de présentation[74].

Les premières décennies du XXe siècle sont également témoins de la parution de nombreux manuels devenus des « classiques de la littérature

muséologique »[75]. Pour l'essentiel, ces écrits visent à fournir de l'information et des conseils issus de l'expérience et de l'observation ainsi qu'à faire part de certains progrès réalisés dans le monde des musées. *The Principles of Museum Administration* (Washington, 1897)[76] de George Brown Goode ; *Museum Ideals of Purpose and Method* (Cambridge, 1918) de Benjamin Ives Gilman ; *Manual for Small Museums* (New York, 1927) et *The Museum in America - A Critical Study* (Washington, 1939) de Laurence Vail Coleman sont des exemples de ce type d'écrits qui se publient aux États-Unis et qui trouveront aussi un lectorat en Europe. L'ouvrage d'Alma S. Wittlin, *The Museum, its History and its Tasks in Education* (Londres, 1949), dont la publication a été retardée par la guerre, s'inscrit également dans ce courant.

La période est aussi marquée par la mise sur pied de programmes de formation muséale. En France, l'École du Louvre ouvre ses portes en 1882 et offre des enseignements qui formeront des conservateurs en archéologie[77] puis en histoire de l'art avant de créer en 1927 un cours en muséographie. Aux États-Unis, où les plus anciens cours remontent à 1908[78], on assiste à une véritable prolifération des programmes alors qu'au moins 17 d'entre eux verront le jour à compter de 1920 dans diverses institutions universitaires et collégiales[79]. En Angleterre, la *Museums Association* organise des cours à partir de 1932. Au Canada, les premiers cours en la matière sont ceux de l'Université McGill qui s'offriront à partir de 1930 sous la responsabilité de Lionel E. Judah[80]. Malgré tout, la plupart de ces programmes resteront très étroitement liés aux disciplines universitaires établies[81] et n'auront pas une très longue durée de vie. Certains ne survivront pas à la mort de leur initiateur et d'autres, comme celui de l'Université McGill, seront victimes de la crise économique des années 1930. D'autres, encore, subiront les contrecoups des hostilités de 1939-1945, comme le programme offert à l'Université de Brno (ex-Tchécoslovaquie) qui sera interrompu en 1939 après 17 ans d'existence[82].

Malgré les quelques occurrences déjà soulignées à la fin du XIX^e^ siècle, « museology » et « museography » peinent à prendre racine en anglais. Les expressions ne feront pas partie, par exemple, du vocabulaire employé par Goode, Gilman ou Coleman et feront très peu partie de celui des périodiques publiés par les associations de musées anglophones. On leur préféra davantage les expressions de *museum practice*, *museum work* ou *museum organisation*. Les recherches effectuées par Lynne Teather, Peter van Mensch et François Mairesse confirment ce parti pris. Il y aura certes quelques exceptions. La plus souvent citée est celle de l'archéologue écossais, David Murray (1842-1928), dans son ouvrage en trois volumes, *Museums - Their History and Their Use* (Glasgow, 1904).

L'œuvre de Murray est l'une des premières, selon Teather, à employer à la fois sous une même couverture « *museology* » et « *museography* »[83]. Citant un texte de l'auteur suédois Per Uno Agren, van Mensch parle toutefois d'un

**[75]**
CARLE et METZENER, p. 67.

**[76]**
Il s'agit de la troisième édition. Le texte a d'abord paru dans l'*Annual Report of the Museums Association* de 1895 avant d'être republié la même année par Coultas & Volans de York (Angleterre).

**[77]**
Sa mission est alors de « tirer des collections, pour l'instruction du public, l'enseignement qu'elles renferment, et de former les conservateurs, les missionnaires et les fouilleurs ». (École du Louvre. *L'École du Louvre/Histoire*. <http://www.ecoledulouvre.fr> (consulté en mai 2009).)

**[78]**
On se réfère ici aux cours offerts par Sarah Yorke Stevenson du Pennsylvania Museum (aujourd'hui le Philadelphia Museum), ainsi qu'aux cours offerts par Homer K. Dill à la State University of Iowa. (ALEXANDER, Edward Porter. *The Museum in America: Innovators and Pioneers*. Walnut Creek (CA) : Altamira Press, 1997, p. 205-206.)

**[79]**
COLEMAN, Laurence Vail. *The Museum in America – A Critical Study*. Washington (DC) : The American Association of Museums, 1939, vol. II, p. 419.

**[80]**
CARLE et METZENER, p. 67-70.

**[81]**
SINGLETON, p. 222.

**[82]**
Les cours reprendront en 1946 mais cesseront de nouveau en 1948. (Stransky, cité dans MARŒVIC, *op. cit.*, p. 93.)

**[83]**
TEATHER, chap. 4, p. 3.

« emploi accidentel » de « *museology* »[84]. Murray lui-même ne pourra nous éclairer sur la question puisqu'il ne définit aucun des deux mots. Dans le premier volume de l'œuvre qui est le seul des trois volumes qui porte, à proprement parler, sur l'histoire et le rôle des musées, l'auteur s'en tient au sens étymologique de « *museography* » : il l'entend comme étant la description des musées. Dans sa bibliographie de plus de 700 pages qui compose les deux autres volumes, Murray confère cependant à « *museography* » un sens beaucoup plus large. Le terme figure, en effet, en tant qu'intitulé d'une section sous laquelle se trouvent des auteurs et des sujets se rapportant à diverses activités et problématiques muséales (descriptions de collections, typologie des musées, acquisitions, éducation, organisation, administration ; etc.). Quant à « *museology* », celui-ci est une sous-section d'un intitulé sur la préparation et la conservation des collections et l'enregistrement et l'exposition des objets dans laquelle on trouve notamment des références aux œuvres de Quiccheberg, Neickel, Major, Valentini, Martin et Reinach. Mais toutes ces références, à l'exception de celle de Martin qui est le seul à mentionner spécifiquement « muséologie » dans son ouvrage, se retrouvent également sous la section *Museography*. Si Murray désire faire une distinction entre les deux concepts, celle-ci n'est pas *a priori* évidente[85]. Tel n'est pas le cas de Richard Bach qui, en 1924, différencie la « *museography* », c'est-à-dire, la description systématique du contenu des musées, de la « *museology* », la science de l'aménagement des musées[86]. Une dernière utilisation relevée par Teather mérite encore d'être notée. C'est celle de Kenneth de Burgh Codrington, spécialiste britannique en art indien qui, dans un article de 1936 intitulé « The Making of Museums », définira la muséologie comme la « science et l'art de faire des musées »[87]. Il s'agit toutefois de cas d'exceptions dans la langue anglaise qui demeure plutôt méfiante du terme[88].

Quant au français, une des premières occurrences jusqu'ici retracées du terme « muséologie » remonte au début du XX^e^ siècle[89]. François Mairesse avance une hypothèse intéressante comme quoi le terme serait d'abord lié aux muséums de sciences naturelles[90]. La proposition n'est pas absurde – nous avons déjà observé la proche relation existant entre les sciences naturelles et la muséographie au XVIII^e^ siècle. L'hypothèse s'inscrirait donc dans cette continuité. Mairesse cite en exemple les ouvrages de Gustave Gilson, qui utilise le terme « muséologie » dans *Le Musée d'Histoire Naturelle Moderne. Sa Mission, son organisation, ses droits* (Bruxelles, 1914), ainsi que *Précis de Muséologie pratique* (Le Havre, 1922 ?) d'Adrien Loir et H. Legangneux, dont la bibliographie mentionne les ouvrages de Gilson et de Philipp Leopold Martin. Le précis en question traite de l'administration des musées, des publics, de l'aménagement et de la présentation des collections, ainsi que des techniques de conservation[91].

**[84]** VAN MENSCH, *Towards a Methodology of Museology*, chap. 2.

**[85]** Pour compliquer davantage les choses, sous l'intitulé *Museography* on trouve une autre sous-section *Museology* sous laquelle apparaît *Zeitschrift für Museologie und Antiquitätenkunde sowie verwandte Wissenschaften*.

**[86]** MAIRESSE et DESVALLÉES, p. 12.

**[87]** TEATHER, chap. 4, p. 3.

**[88]** *Id.*, p. 4.

**[89]** Ce qui précède l'attestation de 1931 du dictionnaire. (REY, Alain (dir.). *Dictionnaire culturel en langue française*. Paris : Dictionnaires Le Robert, t. III, 2005, p. 824.)

**[90]** MAIRESSE et DESVALLÉES, p. 12-13. Le mariage entre la muséologie et l'histoire naturelle aura bien ses infidélités. À titre d'exemple, mentionnons le livre *La muséologie française* (Paris, 1932) de Jean et Francis BORREL, d'ailleurs cité par Mairesse, qui traite uniquement des techniques de conservation et d'expertise d'œuvres d'art.

**[91]** *Id.*, p. 12.

La langue française va malgré tout demeurer peu friande du mot « muséologie » durant la période de l'entre-deux-guerres. Elle ne dédaignera pas par contre employer le terme « muséographie » pour qualifier ce que Loir et Legangneux appellent, eux, de la « muséologie ». D'ailleurs, un certain nombre d'initiatives françaises à caractère international durant les années 1920 et 1930 vont faire en sorte que le terme sera progressivement plus utilisé par les professionnels des musées français et non plus seulement pour désigner la description *stricto sensu* de l'institution muséale. Certains observateurs français parleront même de la naissance d'une « technique nouvelle » ou d'une « science nouvelle ».

La parution à compter de 1927 de *Mouseion*, le bulletin de l'OIM, est l'une de ces initiatives. S'adressant à un lectorat international mais publié uniquement en français, le périodique utilise « muséographie » « pour décrire l'organisation, la vie, le rôle social, la formation historique des musées mais surtout pour traiter des méthodes d'exposition, de conservation ou de diffusion » [92]. Il est intéressant d'observer que l'expression « muséographie » peut être employée pour signifier toutes ces activités à la fois comme elle peut aussi avoir une portée plus limitée. Ainsi, pour l'architecte italien Gustavo Giovannoni, c'est autour des considérations que sont l'éclairage, la commodité des lieux, la sécurité et la présentation et l'arrangement des collections que s'articule la muséographie [93]. La rédaction de la revue *L'amour de l'art*, quant à elle, utilise « muséographie » dans un article pour désigner le seul travail de restauration effectué sur un tableau de Léonard de Vinci au Louvre [94].

Une autre initiative importante est la Conférence internationale de Madrid de 1934 organisée par l'OIM et qui réunira pour la première fois des experts venus d'un peu partout au monde pour discuter de la muséographie. Cette conférence accouchera d'un traité en deux volumes intitulé *Muséographie – Architecture et aménagement des musées d'art*. L'ouvrage est le résultat d'importants travaux réalisés dans les musées :

> Un grand effort a été entrepris, surtout depuis une vingtaine d'années dans les divers pays, pour assurer la conservation rationnelle des œuvres d'art, aussi bien que leur mise en valeur. Après cette période d'expériences de tous genres et de réalisations multiples, il importait de faire le point, de marquer l'évolution des principes, des données, des travaux et des programmes des musées – autant d'éléments qui ont contribué à former une technique nouvelle : la muséographie [95].

La muséographie n'est pas spécifiquement définie à l'intérieur des pages des actes de la conférence, mais on y trouvera des exposés sur l'architecture des musées, l'éclairage, la ventilation et l'aération, les systèmes de présentation, les expositions temporaires et permanentes, les problèmes

**[92]** MAIRESSE et DESVALLÉES, p. 16.

**[93]** GIOVANNONI, Gustavo. « Les édifices anciens et les exigences de la muséographie moderne ». *Mouseion*, vol. 25-26, n° I-II, 1934, p. 18-19.

**[94]** GOULINAT, J.-G. « Au Musée du Louvre – Le Nettoyage de la Vierge aux Rochers ». *L'amour de l'art*, n° 7, juillet-août 1932, p. III.

**[95]** *Muséographie – Architecture et aménagement des musées d'art*. Paris : Société des nations (OIM), s.d., p. 9.

particuliers à différentes catégories de collections, le matériel d'exposition, etc., avec photos, plans et diagrammes à l'appui. L'ouvrage se garde de présenter des doctrines, plutôt il offre des « exemples heureux [qui] peuvent opportunément guider et encourager les études et les recherches futures »[96].

Une dernière initiative qui mérite d'être soulignée et qui confirme le sens plus pragmatique adopté par la muséographie est l'exposition présentée dans le cadre de l'Exposition internationale de 1937 de Paris et qui porte justement sur la muséographie[97]. Le comité organisateur se propose de présenter de façon systématique la « science nouvelle », selon l'expression employée dans la préface du catalogue par son président, Albert S. Henraux :

> C'est en suivant un programme très serré et strictement logique que les salles se succèdent ici. Le problème des musées y a été envisagé sous un double aspect : énoncé des principes d'abord, puis application de ces principes par des exemples de réalisation[98].

C'est ainsi que l'exposition aborde tour à tour les statistiques liées à : la répartition, la formation et la fréquentation des musées dans le monde ; l'évolution historique des musées et les enjeux auxquels ils font face ; la description des activités qui s'y déroulent ; la présentation par le biais de maquettes des différents types de musées ; les problèmes d'éclairage ; l'examen scientifique des tableaux ; les dernières technologies employées dans les musées ; la publicité ; etc. Trois expositions, l'une consacrée à l'histoire, l'autre à l'art et la troisième au folklore (cette dernière organisée par Georges Henri Rivière[99]), servent d'exemples à la muséographie appliquée.

Il est intéressant de noter au passage que l'exposition de 1937 accueillera les quelque 150 membres du premier Congrès national de Muséographie réunis à Paris par l'Association des conservateurs de collections publiques de France. Le rapport sur le congrès rappelle que celui-ci est « destiné moins à élaborer une doctrine théorique et abstraite de la technique des musées qu'à présenter des exemples, résumer des recherches et à proposer des solutions qui se puissent adapter à la plupart des cas d'espèces »[100]. Il s'inscrit donc dans la lignée de la muséographie préconisée lors de la Conférence de Madrid de 1934 et envisage la muséographie comme une technique plutôt qu'une science.

**[96]** *Muséographie – Architecture et aménagement des musées d'art.* Paris : Société des nations (OIM), s.d., p. 9

**[97]** Il s'agit de la première fois où un aussi grand public a été exposé à pareil sujet. Précisons cependant qu'il ne s'agit pas de la première exposition sur la muséographie, puisqu'une autre exposition sur le sujet avait été présentée dans le cadre plus restreint de la conférence de Madrid. (*Id.*, p. 11.)

**[98]** *Catalogue de l'exposition internationale de 1937, Groupe I, Classe III, Musées et expositions. Section I : Muséographie.* Paris : L'amour de l'art, 1937, p. 1.

**[99]** Avant de faire soudainement de la muséologie à partir des années 1950 et 1960, c'est d'abord de la muséographie que pratiquait Rivière. (Voir GORGUS, Nina. *Le magicien des vitrines – Le muséologue Georges Henri Rivière.* Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2003.)

**[100]** BILLIET, Joseph. « Le Congrès National de Muséographie ». *Bulletin des musées de France*, n° 7, juillet 1937, p. 110-111.

## Fin et suite...

La Seconde Guerre mondiale viendra malheureusement freiner l'élan de la muséographie/muséologie entamé depuis la fin du XIX^e^ siècle et clore, en quelque sorte, une période de plus de deux siècles d'une lente et irrégulière

progression des deux concepts. L'activité muséale des années de guerre fonctionnera au ralenti et les deux notions resteront, pour ainsi dire, figées, alors que des enseignements seront interrompus, des réunions d'associations seront annulées et la publication de revues comme *Mouseion* sera suspendue. La parution d'un troisième volume du recueil *Muséographie* de l'OIM devant porter sur la mission sociale et éducative des musées sera reportée à tout jamais[101].

Durant la période de l'après-Deuxième Guerre mondiale, la description – notion fondamentale de la muséographie dès le XVIII^e^ siècle – et les techniques muséales continueront d'être des aspects importants de la muséographie/muséologie. À compter des années 1950 cependant, à commencer par la publication de la thèse doctorale et de l'œuvre pionnière du Tchèque Jiri Neustupny, *Question de muséologie moderne* (Prague, 1950), qui peut être considérée comme le premier ouvrage proprement théorique sur la muséologie, il s'amorcera en marge des opérations quotidiennes des musées un long travail d'introspection et de légitimation de la « science muséale ». Il s'agira d'une volonté nouvelle de réfléchir sur la raison d'être et le sens de la muséologie et de la muséographie.

Le séminaire de Rio de Janeiro de 1958 portant sur « Le rôle des musées dans l'Éducation », organisé sous les auspices de l'UNESCO et de l'ICOM, successeur de l'OIM, sera l'occasion d'une première réflexion internationale sur le sens des deux termes, alors que Georges Henri Rivière, désormais directeur de l'ICOM, distinguera entre la muséologie, qu'il conçoit comme la « science ayant pour but d'étudier la mission et l'organisation du musée », et la muséographie, qui est « l'ensemble des techniques en relation avec la muséologie »[102]. Cette idée de muséologie comme « science », déjà effleurée par certains auteurs au siècle précédent, commencera d'ailleurs à gagner du terrain et sera au cœur de nombreux débats dans les prochaines décennies, certains auteurs réfutant pareille notion, d'autres l'embrassant sans toujours s'entendre sur ce que signifie une science. L'Europe de l'Est des années 1950 et 1960, avec en tête Neustupny et Zbynek Stransky, sera plutôt tenante d'une muséologie scientifique axée sur la théorie dont l'objet d'étude peut dépasser le musée. Le Canada, les États-Unis et l'Europe occidentale, quant à eux, malgré certaines prétentions contraires, seront à la même époque davantage cantonnés dans les applications pratiques de la muséologie, ce qui peut expliquer pourquoi les anglo-saxons préféreront encore et toujours les expressions de *museum work* ou de *museum studies*. Les questions liées à la méthodologie, au statut et au sens de la muséologie, à son objet d'étude et à son autonomie par rapport aux autres disciplines universitaires seront autant de sujets qui seront successivement abordés dans les années à venir et qui verront la muséologie sans cesse se définir et se redéfinir.

**[101]** MAIRESSE et DESVALLÉES, p. 17.
**[102]** *Id.* p. 18.

## Summary

## Museology and Museography: the Tower of Babel or the Genesis of Confusion

[Translated by Olga Gorban]

While many articles and books use "museology" as an acquired term, a reading of diverse publications on museums and museum studies shows that there is no consensus either among museum interveners or museologists. This remark is not new. Indeed, in 1987, Croatian museologist Tomislav Sola wrote, in an article published in the *Museum magazine*, that museology is in an uncomfortable position. In fact, a review of the museums' publications and the museology programs, or even a study of the documents that propose definitions, reveal countless contradictions in its interpretation and terminology.[103] It is worth noting than more than twenty years later, and despite the increased use of the term, what dictionaries refer to as "museum sciences" still remain vague.

**[103]** SOLA, Tomislav. «Concept et nature de la muséologie». *Museum*, n° 153, 1987.

**[104]** DESVALLÉES, André. «Cent quarante termes muséologiques ou petit glossaire de l'exposition». In. DE BARY, Odile et Jean-Michel TOBELEM (dir.). *Manuel de muséographie. Petit guide à l'usage des responsables des musées*. Biarritz: Séguier, 1998.

The situation becomes more complicated due to the different meanings of the word from country to country, and to the appearance of several terms with similar roots. In Germany, for instance, we find the terms *museumskunde* (which is sometimes defined as the museum art and is not found in French) and *museumwissenschaft* (museum science). On the other hand, the Anglo-Saxon countries more often use the terms *museum studies* and *museum work*. According to Andrée Desvallées, by semantic derivation the French language tends to use "*muséologique*" as opposed to "*muséal(e)*" to refer to an activity somehow related with the museum.[104] In addition, the term "museology" is also frequently employed instead of foreign words that have no direct equivalent in a given language. In this way, the Curatorial Wing in the National Gallery of Canada becomes the Pavillon de la muséologie.

While not completely accepted, the history of the semantic evolution of museology could be seen as that of its emancipation from "museography," to which it had been associated for a long time. In fact, the latter was mentioned in books one century earlier and used to be considered a synonym of museology. The close resemblance of the terms can be explained historically, both words that first appeared in German writings used to be given almost the same meaning. Just as museology, the significance of museography has changed over the years. For some authors, it may mean the techniques associated with the exhibitions (what other authors call

*expograpgy*[105]), while for others it designates museum specific techniques and tasks (preservation, exhibition, restoration). But again, the definitions of museography are as numerous as of those of museology.

Museologist Peter van Mensch said that the emergence of the terms "museology" and "museography" was poorly documented.[106] Few authors have shown interest in the subject. In fact, the dissertations of Van Mensch in 1992 and, earlier, of Canadian Lynne Teather, constitute some of the first serious attempts. One can also take into account the works of Belgian François Mairesse who has recently published several articles.

Using a historical analysis, the article intends to evaluate the research results in order to understand the origin of the two terms. It tries to explain the sources of misunderstandings and the evolution of the approaches by compiling their uses and definitions since the famous opuscule "Museographia" published in 1727 by Caspar Neickelius, through the works of Emmanuel Mendes da Costa (1776), Philip Leopold Martin (1869), up to the recent works of the International Committee for Museology (ICOFOM) members. The article also tries to show the efforts made, especially in Europe after World War II, to describe and to legitimate the discipline which is still said to be young even after it appeared in what is considered by historians and museoligists as the first museology work, *Inscriptiones vel Tituli Theatri Amplissimi* by Samuel Quiccheberg (1565)[107], more than four centuries ago. Besides it contribution to the enrichment of our own researches, the uniqueness of this article is that it also captures the Canadian perspective.

**[105]**
Andrée Desvallées (*id.*) wrote that, in French, the term museology tends to designate solely the art (or the exhibitions techniques). That is the reason why the term *expography* has been suggested a few years back.

**[106]**
Peter VAN MENSCH, unpublished dissertation, 1992.

**[107]**
However, the book mentions neither museology nor museography.